

# cineBAB

LA GAZETTE DU FESTIVAL

Numéro 07, jeudi 11 décembre 2025



AIFF\_APP



L'AIFF 2025 dévoile son palmarès

## À Alger, Roqia de Yanis Koussim décroche le grand prix !



**Algiers International Film Festival**  
مهرجان الجزائر الدولي للفيلم  
+33.06.43.00.11.12.13.14.15.16.17.18.19.20.21.22.23.24.25.26.27.28.29.30.31.32.33.34.35.36.37.38.39.40.41.42.43.44.45.46.47.48.49.50.51.52.53.54.55.56.57.58.59.60.61.62.63.64.65.66.67.68.69.70.71.72.73.74.75.76.77.78.79.80.81.82.83.84.85.86.87.88.89.90.91.92.93.94.95.96.97.98.99.100

ضيف الشرف  
Guest of honor  
كوبا CUBA

10-04  
ديسمبر 25  
DEC

12<sup>th</sup>  
الطبعة

anep

الخطوط الجوية الجزائرية  
AIR ALGERIE





# L'AIFF 2025 dévoile son palmarès

## À Alger, Roqia de Yanis Koussim décroche le grand prix !



Les jurys des différentes sections du Festival international du film d'Alger (AIFF) ont dévoilé leurs palmarès, le mercredi, lors de la cérémonie de clôture d'une douzième édition marquée par une forte exigence artistique et une diversité de regards. Le Grand Prix des longs métrages a été attribué à « Roqia » de Yanis Koussim, par un jury présidé par Karim Traïdia, et composé de Rocco Calandriello, Petr Vaclav, Octavio Fraga Guerra et Souad Hussein. Le film s'est imposé pour ce que le jury a qualifié de « réalisme brutal, à la fois violent et intimiste, qui raconte la décennie noire à travers l'horreur, l'amnésie et la poursuite du mal. Il évoque un passé douloureux de l'Algérie qui nous appelle à se souvenir et aussi à vouloir oublier ». Le prix du jury a récompensé deux œuvres ex-æquo. Le film somalien « The Village next to paradise » de Mo Harawe a été salué pour « la sensibilité avec laquelle il tisse intimité et complexité sociale, offrant un récit authentique, mesuré et profondément humain, et pour sa capacité à éclairer avec force poétique



un fragment du monde rarement représenté à l'écran ». Le jury a souligné « la délicatesse remarquable, la rigueur visuelle maîtrisée et la manière dont le film révèle la résilience quotidienne de ses personnages, montrant comment courage, confiance et solidarité familiale peuvent faire la différence dans un contexte dominé par la méfiance, la violence et la précarité ». Le second prix du jury est revenu au film palestinien « Passing dreams » de Rashid Masharawi, distingué pour être

parvenu « avec une grande délicatesse narrative à transformer le voyage d'enfants en miroir profond de la réalité palestinienne », offrant « un regard sensible et authentique, qui malgré les blessures de l'occupation, continue à préserver son humanité ».

Lors de son intervention, le président du jury Karim Traïdia a déclaré : « Durant ces derniers jours, nous avons voyagé à travers des univers multiples, découvert des univers singuliers, partagé des



émotions fortes et célébré l'art du récit cinéma sous toutes ses formes narratives et visuelles. Pour cela, permettez-moi d'abord de remercier les réalisatrices et réalisateurs sans qui ce festival n'aurait pas existé. Merci pour votre courage, pour votre imagination et pour votre capacité à capter ce que les mots ne suffisent parfois pas à dire. Vos films ont éclairé nos écrans ainsi que nos esprits pendant une semaine ». Le prix du public dans la catégorie longs métrages est revenu au film algérien « Hadda » d'Ahmed Riad. Le Grand Prix de l'innovation technique, attribué par un jury présidé par Rachid Benallal, et composé de Hamoudi Laggoune et Kamel Mekesser, a récompensé le film algérien « La Saguia » de Nufel Kalach, « pour son travail remarquable, audacieux et profondément novateur », et pour avoir exploré « un genre particulier et exigeant » en étant « intégralement conçu à l'aide de l'IA ». Le jury a estimé que le film témoigne « d'une véritable maîtrise, d'une imagination singulière et d'une volonté affirmée d'ouvrir de nouvelles voies cinématographiques ».

### « Annab » d'Abdallah Kada, meilleur documentaire

Dans la catégorie documentaire, le jury présidé par Monica Maurer, avec Partho Sen-Gupta et Salim Albeik, a attribué son Grand Prix au film algérien « Annab » d'Abdallah Kada. Le prix du jury a récompensé le documentaire

brésilien « No man is born to be stepped on » de Narimane Baba Aïssa et Lucas Roxo, tandis qu'une mention spéciale a distingué « Haiyu » (Sahara Occidental / Suède) réalisé par Anna Clara Ahrén, Ibrahim B. Ali, Mohamed Salem Werad et Alex Fitch. Le prix du public est revenu à « Khedmet el mout » de El Kheyer Zidani, et le prix technique a honoré « Back to town » de Djamel Lakehal, reconnu comme un film « plein d'amour et d'humanité ».

### « Black Scarf » d'Ali Reza Chah Hussein lauréat

Le jury des courts métrages, présidé par Houda Ibrahim, et composé de Nora Hamdi et Talal Afifi, a indiqué, après avoir visionné dix-neuf films, que la sélection se distinguait par « la qualité des films, la force et le parti pris pour

les questions sociales et humaines, la sensibilité et la diversité dans le traitement cinématographique ». Son Grand Prix a été attribué à l'unanimité au court métrage iranien « Black Scarf » d'Ali Reza Chah Hussein, récompensé pour « sa force et son langage cinématographique mûr, son rythme et sa capacité d'exprimer une cause de l'enfance ». Le prix du jury a été remis au court algérien « La marche du corbeau » de Khaled Bentoubal, tandis qu'une mention spéciale a distingué le film algérien « Les Gardienne de nuit » de Nina Khada. Le jury technique a attribué son prix ex-æquo à « Gardienne de nuit » pour « la maîtrise aisée et pleinement réussie de sa mise en scène, sa sensibilité fine et son regard juste », et à « Victime Zéro » d'Amine Bentameur pour « sa rigueur, sa maîtrise et son audace ». Une mention spéciale a également salué « Inconnu » d'Ahmed Zitouni pour la qualité de son image et de son travail sonore. Le prix du public dans la catégorie courts métrages a été décerné à « The Black Panthers of Algeria » de Mohamed Amine Benloulou.

Enfin, dans le cadre du Souk AIFF 2025, l'espace professionnel du festival, deux distinctions ont été attribuées à Sarah Bertima et Djamel Lakehal, concluant ainsi une édition particulièrement riche en découvertes et en confirmations artistiques.





# Pluie d’hommages en clôture du 12e AïFF

## Une soirée d’émotion et de mémoire

La 12e édition du Festival international du film d’Alger s’est conclue le 10 décembre 2025 au Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi (TNA), dans une soirée empreinte d’authenticité, portée par des paroles puissantes, des gestes symboliques et une mémoire vivante. Marquées par des hommages vibrants à Cuba et à des figures emblématiques de l’anticolonialisme, plaidoyers pour la Palestine et éclats d’inspiration cinématographique, cette cérémonie de clôture a illustré la force du cinéma comme instrument de dialogue, de mémoire et de résistance culturelle.



La cérémonie a pris une autre dimension avec l’hommage rendu à Elaine Mokhtefi. À 97 ans, cette militante américaine, autrice et grande figure de l’anticolonialisme, reste une mémoire vivante des luttes qui ont façonné le XXe siècle. Le trophée du festival lui a été remis par Fayçal Metaoui, conseiller du Président de la République chargé du secteur cinématographique.

Dès qu’elle est montée sur scène, le public s’est levé. Une longue ovation, ponctuée de youyous, a accompagné cette femme qui a partagé, aux côtés de Frantz Fanon et du FLN, des combats déterminants. Une chaleur d’autant plus forte que ce jour coïncidait avec son anniversaire. La salle lui a chanté « joyeux anniversaire » d’une seule voix. Très émue, Elaine Mokhtefi a déclaré que « l’Algérie est ma maison depuis très longtemps, et elle le restera. Il est difficile d’avoir mon âge, mais il est si facile d’aimer l’Algérie. Merci pour cette merveilleuse journée ».

Cuba, invitée d’honneur de cette édition, a été honorée pour sa fidélité et son engagement à travers les décennies. L’ambassadeur de Cuba en Algérie, Hector Igarza Cabrera, est monté sur scène pour recevoir le trophée des mains de Mehdi Benaïssa, commissaire du Festival, un geste lourd de sens, symbole des liens solides qui unissent les deux nations depuis les années de lutte anticolonialiste. Le diplomate a déclaré être « profondément reconnaissants que Cuba ait été choisie comme invitée d’honneur, un geste qui s’inscrit dans la longue histoire de fraternité qui unit nos peuples depuis la visite d’Ernesto Che Guevara et la mission culturelle défendue par Fidel Castro ». Mais c’est lorsqu’il a évoqué la Palestine que l’ambassadeur a soulevé un nouvel élan d’approbation dans la salle : « Nous partageons profondément la lutte du peuple palestinien héroïque pour la

justice ». En outre, il a affirmé que « Cuba veut aller plus loin dans sa coopération cinématographique avec l’Algérie avec des coproductions, des formations, des échanges techniques. Nous sommes prêts à construire davantage ensemble. Vive l’amitié entre nos pays ! ».



Le festival a également rendu hommage à Monica Maurer, présidente du jury documentaire. Journaliste, productrice et réalisatrice allemande, elle est aussi une figure du cinéma engagé. « Nous formions un groupe formidable, une vraie équipe », a-t-elle souligné en saluant le travail du jury. « Il faut continuer à parler, continuer à manifester, continuer à rappeler ce qui se passe à Ghaza et en Cisjordanie, car ils tentent d’anéantir un peuple », a-t-elle déclaré. Et d’ajouter : « Les Palestiniens ont des racines profondes. Ils resteront debout. À nous de les soutenir. Vive la Palestine ». Si Tewfik Farès n’a pas pu assister à la cérémonie en raison de son âge et de la fatigue, il a tenu à adresser un message vidéo. Le cinéaste, figure majeure du cinéma algérien, s’est excusé de son absence et a chaleureusement remercié les organisateurs. « Mon âge m’empêche d’être parmi vous, mais je tiens à remercier le festival, les cinéastes et tous ceux qui font vivre le cinéma ». Il a salué la restauration du film « Les Plongeurs du désert » par Nabil Djedouani, soulignant que « ces œuvres doivent être préservées, car elles racontent la résistance du peuple et servent de guide pour les jeunes cinéastes en quête de vérité et de justice ».

Le festival a également rendu hommage à Hanaa Attallah, réalisateur, producteur et fondateur de Film Lab Palestine. Représentant une génération d’artistes pour qui l’image est un acte de résistance, il a mené un vaste projet de mémoire à Taibeh, en Jordanie, recueillant les



récits des anciennes générations pour les transmettre aux jeunes.

Dans son allocution, Hanaa Attallah a salué le cinéma algérien qui a porté, selon lui, l’esprit de la Révolution à travers le monde. De « La Bataille d’Alger » à « Le Vent des Aurès », « L’Opium et le bâton » ou « Chronique des années de braise », l’Algérie a donné naissance à un cinéma de lutte et de mémoire ».

Attallah a évoqué l’influence directe de cette école sur les artistes palestiniens « Elle nous rappelle que le cinéma et l’art peuvent affronter l’injustice, préserver les récits et ouvrir une fenêtre vers la liberté, malgré tous les murs », a-t-il affirmé.





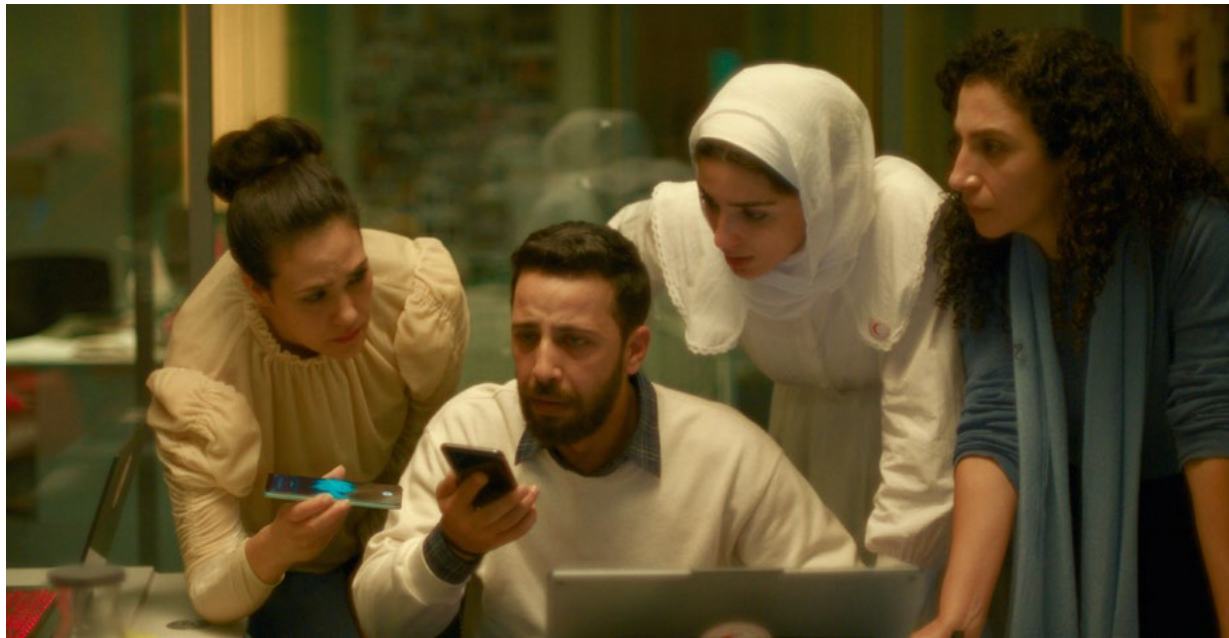




## « La voix de Hind Rajab » en clôture du 12e AIFF

# Un film, une enfant, un crime colonial

Clore un festival par un film, c'est souvent dire quelque chose du monde. En choisissant « La voix de Hind Rajab » de la cinéaste tunisienne Kaouther Ben Hania pour la clôture de la 12e édition du Festival international du film d'Alger, les programmeurs ont clairement voulu faire plus qu'un geste cinéphile : un geste politique, moral, mémoriel. Le film, docufiction tunisien présentée en compétition à Venise et couronnée par le Grand Prix du Jury, revient sur l'histoire vraie de Hind Rajab, fillette palestinienne tuée à Ghaza par l'armée israélienne le 29 janvier 2024.



Hind a cinq ou six ans selon les sources. Ce jour-là, sa famille fuit le quartier de Tel al-Hawa, à Ghaza-ville, lorsque leur voiture est prise pour cible alors que les troupes israéliennes envahissent le secteur. Six de ses proches sont tués sur le coup. Coincée parmi les corps, blessée, Hind appelle au secours via le Croissant-Rouge palestinien. Pendant près de trois heures, sa petite voix affolée reste en ligne avec les secouristes : « J'ai peur, venez me chercher » répète-t-elle, tandis qu'un char se rapproche. Une ambulance est envoyée, mais elle aussi sera détruite, ses deux paramédicaux tués. Les corps de Hind, de sa famille et des sauveteurs ne seront retrouvés que le 10 février, après le retrait des forces israéliennes.

Kaouther Ben Hania choisit de raconter ce drame depuis l'intérieur même de la salle d'opération du Croissant-Rouge palestinien. Tout le film se

déroule dans ce centre d'appels où des acteurs palestiniens incarnent les standardistes, coordinateurs et médecins qui tentent, dans un ballet téléphonique et bureaucratique infernal, d'arracher Hind à la mort. La réalisatrice utilise les enregistrements authentiques de la voix de l'enfant, tissant un dispositif puissant où le réel traverse la fiction comme une décharge.

Le spectateur n'assiste pas aux explosions, ne voit pas les corps : il est coincé, lui aussi, dans cette pièce où les bénévoles se heurtent à l'absurde mécanique de la « coordination » avec l'armée d'occupation, condition exigée pour qu'une ambulance puisse accéder à une zone sous contrôle. C'est là que le film révèle la nature profondément coloniale du système : un système criminel qui décide qui a le droit de vivre, qui peut être

secouru, qui peut simplement exister sur sa propre terre.

Les faits sont désormais documentés. Des experts mandatés par le Conseil des droits de l'homme de l'ONU considèrent que la mort de Hind constitue un crime de guerre au regard du droit international humanitaire.

Le film de Ben Hania s'inscrit dans ce contexte plus large : celui du massacre à grande échelle à Ghaza qui a déjà coûté la vie à des dizaines de milliers de civils, dont une proportion effroyable d'enfants, et que nombre d'organisations, de chercheurs et même certains États qualifient de crimes contre l'humanité ou de génocide. Sans slogans ni images choc, La Voix de Hind Rajab donne un visage, un nom et une voix à ce qui, ailleurs, n'est trop souvent qu'un chiffre ou une brève en bas d'écran.

Dénoncer les crimes du colonialisme israélien, c'est d'abord refuser la déshumanisation systématique des Palestiniens : ces checkpoints qui décident du droit de circuler, ces bombardements récurrents sur une population assiégée.

Des analyses d'images satellite et de trajectoires de tirs indiquent la présence de chars et un feu nourri sur la voiture et l'ambulance. Ce déni, cette impunité, sont au cœur de la logique coloniale : une entité qui se considère au-dessus du droit lorsqu'il s'agit de vies palestiniennes.

Que ce film soit projeté à Alger n'est pas anodin. La mémoire du colonialisme y est vive, inscrite dans la chair du pays. En voyant les bénévoles du Croissant-Rouge, épuisés mais obstinés, lutter

contre l'arbitraire d'une armée génocidaire, le public algérien ne voit pas seulement Ghaza : il reconnaît des mécanismes familiers de domination et de dépossession.

Avec La Voix de Hind Rajab, Kaouther Ben Hania ne signe pas seulement un grand film : elle signe un acte de témoignage. Elle arrache la petite Hind à l'oubli programmé, à cette seconde mort que représente le silence. Elle rappelle que le cinéma peut être un tribunal de la mémoire, un espace où l'on nomme les crimes, où l'on confronte les spectateurs à leurs responsabilités. Face au colonialisme sioniste, qui tente de faire taire les voix palestiniennes par la force, le film répond par une autre force : celle d'une enfant qui continue de parler, d'appeler, de nous regarder.



Sa voix nous parvient désormais depuis l'écran. Reste une question, suspendue dans le noir de la salle du TNA : qu'allons-nous laisser résonner en nous ?





Rachid Benhadj, réalisateur :

## « Les femmes racontent mieux les femmes »

Rachid Benhadj est de ces cinéastes qui font du cinéma une ode à la femme. À travers ses films et ses ateliers, il donne la parole à celles qui racontent le monde avec sensibilité, courage et émotion, révélant des histoires intimes et puissantes qui restituent toute la force, la mémoire et la beauté des femmes. Dans cet entretien, il revient sur son projet de masterclass et de courts-métrages centrés sur les femmes, ses expériences pédagogiques, et les défis du cinéma algérien.

■ Pouvez-vous revenir sur le projet des sept femmes que vous aviez initié ?

Au départ, nous avons commencé avec sept jeunes filles de différentes régions d'Algérie à savoir Timimoun, Constantine, Oran, Béjaïa, Alger... J'ai voulu faire un panoramique de l'Algérie et proposer une masterclass, comme je le fais ailleurs dans le monde. À l'issue de cette formation, qui s'est déroulée à la Villa Abdelatif dans le cadre d'un appel à participation que nous avons lancé avec le ministère de la Culture et des Arts, nous avons choisi sept scénarios de courts-métrages sur 52 demandes reçues.

Malheureusement, le financement a tardé à arriver et trois participantes ont quitté le projet pour l'étranger. Il me restait donc quatre projets : deux ont été tournés et deux sont encore en attente. Le budget n'étant pas conséquent, nous avons dû revoir les projets afin de pouvoir tourner en très peu de temps. Au final, nous avons réussi à en tourner deux.

Toutes les histoires sont centrées sur des femmes et racontées par des femmes. Par exemple, le premier court-métrage suit une jeune fille vivant avec sa mère atteinte d'Alzheimer, qui attend le retour de son père. Dans un autre film, une jeune fille explore son rapport à la nature et à son père. Chaque scénario porte le prénom de la protagoniste pour mieux l'identifier et souligner que l'histoire est vue à travers son regard.

■ Est-ce que ces jeunes femmes avaient déjà une expérience, même minimale, dans le domaine du cinéma avant d'intégrer votre atelier ?

Ces jeunes filles n'avaient jamais travaillé dans le cinéma. Elles avaient beaucoup de naïveté, ce qui est normal, mais le cinéma est un langage qu'il faut apprendre. Parfois, c'était comme si je prenais un enfant et essayais de lui raconter une histoire d'une certaine manière.

C'est pour ça que je souhaite, à l'avenir, sélectionner des jeunes qui ont déjà une expérience cinématographique, pour que le travail artistique soit plus fluide et que la communication avec l'équipe soit plus facile.

■ Pensez-vous que les femmes racontent mieux les femmes que ne le font les hommes ?

Oui, les femmes racontent mieux les femmes, car pour moi, le cinéma est avant tout une question de sentiments. L'homme peut vivre sans amour, mais une femme ne peut pas se passer de ses émotions. Les femmes portent la mémoire, l'avenir et la vie. C'est pour cela que dans mon cinéma, elles sont

au centre. Les émotions donnent le sens, la profondeur et la vérité des récits.

On dit souvent que les femmes, lorsqu'elles abordent un sujet, sont plus elliptiques que les hommes. Elles racontent les choses de manière plus détournée, moins frontale.

La femme, dans toutes les sociétés, a souvent été censurée et sous-représentée. On ne la met pas suffisamment en valeur. Même dans la peinture ou le cinéma, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes parmi les artistes et réalisateurs.

Cela montre que sa place dans la société a longtemps été limitée, alors que les femmes représentent la moitié de la population. Il est donc essentiel de

donner plus de visibilité et d'opportunités aux femmes.

C'est pour cela que je choisis de travailler avec des femmes dans mes projets : au moins, c'est déjà une victoire. Dans mon cinéma, les femmes sont systématiquement mises à l'honneur. Tous mes films racontent des histoires de femmes.

J'ai grandi entouré de six sœurs, et cela m'a naturellement rendu féministe. On grandit tous avec sa mère, et la première transmission qu'on reçoit vient souvent d'elle. Bien sûr, cela ne veut pas dire que tous les hommes ne sont pas sensibles, mais dans ma perception, l'homme est souvent focalisé sur le pouvoir. S'il ne l'a pas, il peut se sentir malheureux.

■ En voyant ces jeunes femmes improviser, créer, se réinventer, avez-vous eu le sentiment qu'elles apportent au cinéma une sensibilité que l'on ne trouve nulle part ailleurs ?

La solidarité, la responsabilité, la remise en question, l'adaptation face aux obstacles... Par exemple, dans un film, une jeune femme veut organiser un défilé de mode dans le désert avec ses enfants. Tout ne se passe pas comme prévu, elle doit improviser, chercher de nouvelles solutions, faire appel à ses amies... Ces histoires montrent comment les femmes réinventent leur vie et prennent des initiatives malgré les difficultés.

Même si c'était difficile, c'est une expérience riche. J'ai fait la même chose en Italie pendant la Covid avec des élèves de 13-14 ans. Je leur demandais de filmer leur quotidien avec leur téléphone. Ils racontaient leur famille, leur école, leur environnement... Le résultat était extraordinaire. Cela m'a montré le potentiel incroyable des jeunes quand on leur donne les outils et la liberté de s'exprimer.

■ Pourquoi voit-on moins de femmes que d'hommes dans le cinéma, que ce soit comme réalisatrices, scénaristes ou productrices ?

Il y a plusieurs raisons à cela. Premièrement, toutes les structures et institutions du cinéma sont majoritairement gérées par des hommes, que ce soit dans la production, la direction artistique ou les festivals. Ensuite, il y a la tradition, la religion, et un certain poids des normes sociales qui ont longtemps limité l'accès des femmes à ces espaces.

Lorsque j'ai fait mes études à Paris, par exemple, le fait que je vive seul était surprenant pour mon entourage. Cela montre combien les rôles assignés aux femmes et aux hommes sont ancrés dans la société. On continue à élever les femmes dans des cadres où elles restent, d'une certaine manière, prisonnières de ces normes.

Mais il y a des progrès. Ce qui manque encore, c'est un changement de vision par rapport aux femmes, plus de tolérance, et plus d'audace de leur part. Il faut leur donner la possibilité de prendre des initiatives, de s'exprimer pleinement.

Il ne faut pas oublier que l'Algérie a traversé dix années d'intolérance, et la première personne touchée par ces restrictions, c'était la femme. Pourtant, ce sont les femmes qui ont souvent été les premières à se lever pour défendre la liberté et sauver le pays. Elles ont fait preuve d'un courage exceptionnel.

Dans le cinéma aussi, il faut leur donner cette place. Les femmes apportent la sensibilité, les émotions, la mémoire et l'avenir. Et c'est par elles que la liberté pourra continuer à s'exprimer à l'écran.

■ Des futurs projets ?

Oui, j'ai de nombreux projets en cours. J'ai notamment un film en Italie et d'autres projets ambitieux que j'espère concrétiser prochainement. Pour l'instant, ce ne sont encore que des projets, mais je reste très motivé à les développer et à continuer mon travail.



# Alger - Manhattan...

■ Par Djamel Lakehal

Passé le contrôle de douane, je m'écroulais sur la banquette arrière d'un authentique cab jaune. Derrière le plexiglas, un sikh enturbanné s'exprimait dans un anglais incompréhensible. Sur la route, assommé par un décalage horaire hallucinogène, je repensai à l'inexhaustible absurdité de la condition humaine. Au bout du dernier virage, débouchant sur la principale artère entaillant Manhattan en longueur, les rues semblaient dévaler à toute allure, et l'asphalte se dérobait au fur et à mesure sous le châssis. À l'approche des extravagances architecturales s'étirant dans le vide du ciel, le nez en l'air, je me sentais égaré dans les interstices d'une verticalité postmoderniste étourdissante, avec la curieuse sensation d'avoir sauté d'un avion en parapente et d'atterrir en catastrophe sur un écran de cinéma géant.

Pendant les premiers jours consacrés à la conférence pour laquelle j'étais venu, je n'eus droit qu'à des visites furtives à quelques endroits mythiques. Le mercredi soir, après la clôture des travaux, je me résolus enfin à sortir dîner et à relâcher la tension qui étirait l'atmosphère de tous les bouts. D'italien, le quartier appelé Little Italy n'en a conservé que la mythologie. Les murs du restaurant où je pris place étaient décorés de photographies de cinéma italo-américain, dont un pan entier était dédié à la dynastie des Corleone. Le mythe commençait à empiéter sur la réalité dès que les clients voisins se mirent à raconter les scènes comme si c'était une réalité parallèle. Comme si l'histoire venait de se dérouler de l'autre côté de la rue, avec pour figurants des amis et des voisins de quartier.

De fil en aiguille, je m'immisçai dans leurs conversations, même si j'aurais préféré débattre du sujet qui fâche. Rien n'y fit, personne ne voulait parler des débris calcinés ni des cendres qui tapissaient les trottoirs de Manhattan. Une femme membre du groupe m'invita alors à les rejoindre.

Tu voudrais goûter à mon tiramisu à la fraise ? offrit-elle.

Ça a l'air divin !

Sicilien ou Napolitain ?

Ni l'un ni l'autre, quoique mes ancêtres auraient pu l'être tout aussi bien.

Ancêtres ! Voilà un mot qu'on entend plus par ici, répondit-elle.

Très vite, je compris qu'en réalité, il leur manquait un élément pour pouvoir entamer leur passe-temps favori. Le jeu consistait à évoquer une scène d'un film qui avait compté pour chacun. Le gagnant se voyait offrir le dîner, boisson et pourboire compris. L'idée me séduisit et je me joignis à la fratrie des fins gourmets dans sa disposition tout à la fois onirique et impérieuse.

Mon premier coup gagnant, je le dus à la scène d'Un homme et une femme quand, appuyé sur une cale, une Gitane aux lèvres, Jean-Louis Trintignant guettait l'arrivée du train dans lequel se trouvait Anouk Aimée. Helen parvint à vaincre Ray en pariant sur les dernières images de Kansas City, montrant Harry Belafonte enveloppé dans l'épaisse fumée de son cigare en train de compter la recette, avec en arrière-plan Ron Carter qui triturerait les cordes de sa contrebasse. Les affaires se corsèrent au tour suivant, quand John nous fit revivre les insoutenables moments durant lesquels Harry Dean Stanton et Nastassja Kinski s'étripèrent à travers un plexiglas dans Paris Texas. À la surprise générale, on me déclara vainqueur pour avoir rappelé un bout succulent d'Une journée particulière, quand Marcello cassa une omelette à un œuf — ou deux ! — pour Sophia Loren, qui le regardait tendrement, le tablier de cuisine autour du bassin.

La finale nous opposa, Helen et moi. Fustigé par l'ébouillante scène de la table de cuisine dans Le Facteur sonne toujours deux fois, aucune idée ne me vint à l'esprit. Désespéré de sortir de l'ornière, je tentai un coup de poker que je pressentais pourtant voué à l'échec. Mais rien qu'à l'idée d'évoquer le passage culte du film Omar Gatlatto de Merzak Allouache, je me délectai d'entrée de jeu. Terrassé de désir et rongé d'un amour clandestin, l'acteur Boualam Bannani, serré dans son costume croisé beige, écoutait la voix d'une inconnue dans un magnétophone emprunté, collé à l'oreille d'une main, le peigne démêlant les cheveux dans l'autre. Bien entendu, je perdis le pari, d'autant plus que personne ne devait avoir vu le film ni savoir où se situait Alger sur la carte ; Alger qui recelait pourtant l'une des meilleures cinémathèques au monde.

L'intense vacarme de Broadway me contraignit à longer Columbus Avenue. Entre la 70e et la 76e, les maisons en grès rouge évoquent les productions mythiques qui ont fait le bonheur des cinéphiles. Vaincu par l'illusion, je me laisse porter par le souvenir des gros



plans de Taxi Driver, d'Il était une fois en Amérique, d'Annie Hall. La magie de la ville décide enfin d'opérer. Jamais un simple coin de rue n'aura été aussi inspirant pour esquisser l'ébauche d'un scénario. Pas besoin d'en inventer du reste, il suffit d'avoir une histoire à raconter avec une fin, un rêve en couleurs ininterrompu, une peine jamais retombée, et le tour est joué... Et là, je me prends à rêver à n'en plus décrocher ; mon scénario à moi est bien là, prêt à entrer en éruption depuis quinze ans : le récit d'une errance nocturne à Alger, alors en état de siège, où j'aurais appelé la fille du Rocher noir sans hésiter et convenu d'un rendez-vous. Nous nous serions rencontrés dès le lendemain à la Brasserie des Facultés. Nous nous serions attablés dans un coin avec pour seul compagnon un serveur peu bavard, et nous nous serions régelés à feuilleter les pages de nos souvenirs sur la plage, sous les coups d'entaille d'un Chaabi glutineux, en partageant le dernier tiramisu qui restait du service de midi. Puis j'aurais roulé un pourboire dans le tablier du serveur pour ne pas nous avoir interrompus et nous rappeler l'heure du couvre-feu, nous aurions ensuite bravé l'état de siège comme si de rien n'était, cheminé le long de la rue Benmehdi déserte comme la lune, puis monté dans ce taxi tombé du ciel, dont le chauffeur nous aurait offert la course pour lui avoir rappelé une scène de film comme on en fait plus, passant trois barrages filtrants le sourire aux lèvres, les éléments des forces spéciales retrouvant le sourire que nous aurions arraché à leur réalité morbide pour ouvrir la porte du rêve, l'espace d'une ronde de nuit... Nous aurions triomphé autant de la guerre, que de l'omnipotente loi du hasard, du destin et du mektoub réunis.

■ Djamel Lakehal, réalisateur

# Mémoire, histoire et présent dans La Chine est encore loin de Malek Bensmail

■ Andrea Brazzoduro. Historien

Lorsque Malek Bensmail tourne La Chine est encore loin (2008), il choisit de placer sa caméra dans un village des Aurès, Ghassira, considéré comme le « berceau de la révolution ». En partant de ce lieu excentré, il propose une réflexion sur la mémoire, l'histoire et la transmission du passé en Algérie contemporaine.

Le film explore la manière dont un territoire chargé de symboles continue de vivre, entre présence et effacement. Cette démarche rejoint l'idée d'une histoire d'en bas, telle que la définit l'historienne Malika Rahal, c'est-à-dire une histoire construite à partir des voix locales, des expériences quotidiennes, des temporalités multiples qui échappent au récit d'État (Algérie 1962. Une histoire populaire, Barzakh, 2022).

Le documentaire de Bensmail ne vise pas à contredire l'histoire nationale, mais à la complexifier : il donne à voir les nuances, les hésitations, les silences d'un pays qui se souvient sans cesse. Dans ce sens, La Chine est encore loin est à la fois un portrait et une méthode. Portrait d'un lieu, les Aurès, et méthode de regard : filmer depuis les marges, avec le temps et la patience.

Le cinéaste se situe ainsi dans la lignée d'un cinéma de l'écoute, où la politique passe par la lenteur du regard, comme chez Wiseman, mais transposée à l'espace algérien. Filmer les Aurès, c'est évidemment revenir à un lieu fondateur. C'est là que, le 1er novembre 1954, un attentat contre le caïd Saddok - qui touchera incidentalement aussi le couple d'instituteurs français Monnerot - marque le début de la guerre d'indépendance.

Depuis, le village de Ghassira occupe une place centrale dans l'imaginaire révolutionnaire. Mais cinquante ans plus tard, Bensmail y trouve un espace à la fois chargé d'histoire et oublié. En filmant les saisons, les paysages et les

gestes quotidiens, il restitue au mythe une texture humaine. La caméra traverse les montagnes, s'attarde sur les enfants, écoute les anciens : elle montre la continuité d'un monde rural qui vit au rythme du souvenir. En ce sens on peut dire que le choix de Ghassira est à la fois sensible et risqué : le film s'approprie de la mythologie nationaliste tout en rendant visible ses fragilités.

Mais à bien voir il s'agit moins d'une dénonciation qu'un travail de pluralisation de la mémoire : faire entendre d'autres voix, juxtaposées à la voix dominante. Il devient ainsi visible comment la mémoire algérienne - mais le discours est valable pour toute mémoire sociale - est faite de strates et de conflits d'interprétation.

Chez Bensmail, ces strates ne s'affrontent pas pour chercher une synthèse ; elles coexistent. Le réalisateur nous donne ainsi à voir le fonctionnement de la mémoire comme champ de bataille politique ou, pour mieux dire encore, comme champ de construction de l'appartenance. Les Aurès ne sont plus seulement un symbole, mais un paysage de mémoire où se croisent la fierté du passé et les incertitudes du présent.

Les montagnes deviennent ainsi un personnage collectif, au cœur du dispositif narratif choisi par Bensmail pour esquisser une histoire chorale, populaire et ouverte. Filmer les Aurès dans l'œuvre de Bensmail revient donc à interroger la persistance du passé dans la matière même du visible.

En filmant les Aurès, Malek Bensmail ne cherche ni à monumentaliser la mémoire ni à la contester ; il propose une troisième voie : la rendre vivante. La Chine est encore loin constitue une archive au sens fort du terme, non pas un dépôt de documents, mais un dispositif de transmission. Le film offre un modèle d'histoire partagée : chaque parole,



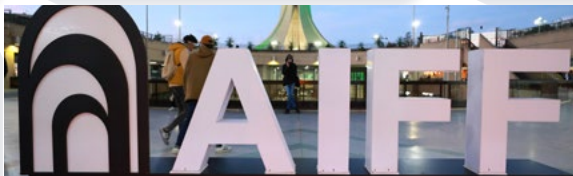
chaque paysage, chaque silence participe à une écriture collective du passé. Les voix rurales, féminines, enfantines et enseignantes dessinent un récit choral où l'héroïsme se mesure à l'endurance quotidienne.

Le documentaire redonne place à la complexité du pays, à sa capacité d'intégrer plusieurs temporalités sans les opposer. Dans cette perspective, les Aurès deviennent une métaphore du travail historique lui-même : un espace de sédimentation, de dialogue, de reprise. Bensmail filme cette fabrication en acte, en laissant les habitants devenir les narrateurs de leur propre mémoire.

Enfin, le titre du film prend toute sa portée symbolique : La Chine est encore loin signifie que la quête du savoir, de la liberté et de la compréhension reste ouverte. Loin d'un constat d'échec, le film propose une dynamique : celle d'une société qui continue de se raconter et de se chercher.

Ainsi, le documentaire s'impose comme un exercice de mémoire active, un art du regard qui conjugue fidélité et invention. Il ne s'agit pas d'enseigner le passé, mais d'apprendre à le voir, à l'entendre, à le transmettre. En cela, La Chine est encore loin constitue l'une des plus belles contributions contemporaines à la réflexion sur la mémoire algérienne et sur la puissance du cinéma documentaire comme outil d'histoire.







## رحلة في ظلال الجزائر وأشباح الذاكرة

يبدأ فيلم «رُقِيّة» (93 دقيقة، إنتاج 2025) للمخرج الجزائري يانيس كوسيم، الذي عُرض أمس الأربعاء، بقاعة «ابن زيدون» برياض الفتح، ضمن مهرجان الجزائر الدولي للفيلم، بلقطة غارقة في ظلام دامس. لا شيء يُرى، لكن أصوات متقطعة تُسمع: صرخات مكتومة، همسات خائفة، وأنفاس لاهثة.

منذ اللحظة الأولى، يعيد الفيلم إلى الذاكرة ظلال سنوات الإرهاب، وتلك الندوب العميقة التي ما تزال محفورة في وعي المجتمع الجزائري. كوسيم لا يعرض العنف مباشرة؛ بل يجعلك تشعر به، ومع هذا الإحساس وحده يزرع في قلب المشاهد توترًا خائفًا، ثقيلًا، ومشبعًا بالخطر.

في قلب هذا الواقع المرّق، يظهر الحاج الراقي المسنّ، الذي يمارس طقوس الرقية تحت أنظار تلميذه سليمان، الشاب الذي يرافقه ويتعلّم منه طقوس العلاج والرقية. يبدو سليمان قلقًا على معلمه، فيصطحبه إلى الطبيب، فيما تبرز الجارة الحامل وفاء في حياتهما بعين تمزج بين الخوف والتعاطف. ما يُبرز هشاشة الحياة اليومية وروابط الجيرة التي تحاول البقاء حيّة وسط عالم يضطرب، ويُظهر كيف يمكن للذكريات والطقوس الروحية أن تصبح آخر ما يحمي الإنسان من انهيار داخلي شامل.

ولا يغفل الفيلم الجانب الاجتماعي المعاصر؛ من خلال شخصية امرأة مكسورة الروح تخاف عودة زوجها الغائب، حيث يُصبح الموت أهون من مواجهة الماضي، وصولًا إلى حادثة ياسر، الذي دُبح على يد جاره بسبب خلاف تافه على كرة قدم. هذه المشاهد الصادمة تسلط الضوء على تفكّك القيم والروابط الاجتماعية في الجزائر الحديثة، وتعكس آثار العنف اليومي على النفوس الهشة.

وسط هذا المناخ المشحون، يظهر أحمد كشخصية متوترة وغامضة. حين تسأله سلمى عن شخص معين، ينكر معرفته به، لكن ملامحه المرتبكة تكشف توترًا دفينًا. يتقرب كوسيم من وجهه في لقطة ضيقة، فيجعل كل رمشة عين وكل لحظة صمت كشفًا جديدًا، متجسدًا في ذلك حالة الشك وعدم الثقة التي أصبحت جزءًا من الحياة اليومية.

التميز الفني للفيلم يكمن في الإخراج واللغة البصرية: إضاءة خافتة، وجوه جزئية، لقطات ثابتة، وأصوات همس ورياح واحتكاكات، كلّ ذلك يبيّن رعبًا متجددًا في ثقافة المجتمع المحلي، بعيدًا عن المؤثرات الهوليوودية التقليدية. الرعب هنا ليس هدفًا بحد ذاته، بل وسيلة لتجسيد الأشباح النفسية والسياسية والقادمة من الذاكرة التي ما تزال تحوم فوق حياة الجزائريين.

## دخلت السينما بلا إذن...فملكت القلوب

بسيط لا يعرف الادّعاء. ممثلون جاؤوا إلى الفن من الحياة لا من الدراسة، فكانوا قادرين على تمثيل مجتمعهم لأنهم عاشوه قبل أن يؤدّوه. وردية كانت تجسيدًا نقيًا لهذا الجيل؛ امرأة لا تقول «أنا أمثل دور الشعب» بل هي نفسها ابنة هذا الشعب. كانت تدخل المشهد بلهجتها وحركاتها العفوية، فيشعر المشاهد أن الكاميرا التقطت واقعه هو، لا أداء ممثلة.

في كل أعمالها تقريبًا، أدّت أدوار المرأة القوية، لكن قوة وردية لم تكن «سينمائية»، بل إنسانية. قوة امرأة عاشت الزواج المبكر، والعمل المتعب، والاحتكاك اليومي بالناس، والفقر، والخوف، والاعتناء بالأسرة. لذلك، حين كانت تصرخ أو تتحدّى أو تضحك أو تبكي على الشاشة، لم يكن في أدائها أثر للتكلف. كانت قوتها تأتي من مكان أعمق... مكان يشبه الأمهات القادرات على تحريك البيت كله بمجرد نظرة أو جملة حاسمة.

اقترحت وردية الكوميديا في مرحلة لم تكن فيها المرأة حاضرة إلا قليلًا. دخولها هذا العالم كان في ذاته فعل جرأة، لأن الكوميديا الشعبية حينها كانت ساحة مفتوحة للرجال فقط. ولكن وردية لم تطلب إذنًا من أحد. دخلت بطريقتها، بضحكتها الجريئة، بتلك العفوية التي كسرت الحواجز. كانت تقول ما لا يجرؤ كثيرون على قوله، وتمزج بما يشبه الناس، وتحضر في المشهد بكل ثقل شخصيتها، فتصبح محط أنظار الجميع دون أن تبحث عن ذلك.

لم تكن وردية نجمة بالطريقة التي نعرفها اليوم، لكنها كانت وجهًا يعرفه كل بيت. حضورها السريع، وصدقها، وقدرتها على اختزال روح الجزائرية البسيطة جعلتها جزءًا من ذاكرة السينما، من ذلك الجيل الذي لم يلمع بسبب كاميرات الصحافة، بل بسبب قربهِ الحقيقي من الناس. وحين رحلت مبكرًا، ظلّ حضورها معلقًا في الذاكرة، كأنها لم تغادر. يكفي أن نسمع تلك الجملة مجددًا — «واش خَصّو ولدي؟ كي البوبون!» — حتى تقف أمامنا امرأة خرجت من قلب المستشفى والحيّ الشعبي، ووجدت نفسها فجأة تقف في قلب الشاشة، لتثبت أن الفن لا يحتاج إلى نجومية... بل يحتاج فقط إلى صدق.

من ممّا لا يتذكر تلك اللقطة الشهيرة في الطاكسي؟ من ممّا ينسى تلك اللحظة في «الطاكسي المخفي» حين وقفت تلك المرأة القوية، بعينين تقدحان غضبًا وكرامة، تصرخ دفاعًا عن ابنها: «واش خَصّو وليدي؟ كي البوبون!». كانت تلك الجملة القصيرة كافية لتفرض الراحلة وردية حميطوش حضورها، حتى أمام هيبه عثمان عريوات. لم تكن تحتاج إلى مقدمات ولا إلى مساحة طويلة في الكادر؛ كانت تحتاج فقط إلى أن تكون هي... وردية، المرأة التي جاءت من عمق الناس.

ولدت وردية في زمن كان فيه الفقر جزءًا طبيعيًا من الحياة، وكانت المرأة مطالبة بأن تنضج قبل أوانها. تزوجت صغيرة، ودخلت معترك المسؤوليات وهي بعدُ في سن الطفولة. تلك التجارب المبكرة صنعت فيها طبقة صلبة، قوة داخلية غير متصنّعة ستظهر لاحقًا في كل دور أدّته. حين كانت تقف أمام الكاميرا لم تكن تمثّل امرأة قوية... كانت تعيد إنتاج حياتها اليومية كما عاشتها.

عملت وردية بمستشفى مصطفى باشا في قلب العاصمة. لم يكن ذلك مجرد وظيفة، بل مدرسة اجتماعية واسعة صقلت إنسانيتها قبل فنّها. هناك، بين ردهات الطوارئ وغرف المرضى والممرات المكتظة، عرفت أصناف البشر جميعًا: الفقير الذي جاء بأخر ما تبقى من أمله، المرأة البسيطة التي تواسي أبناءها، الشيخ الذي يجرّ خلفه عمرًا من التعب، الطبيب المتوتر، الممرضة الصارمة، العائلة التي تبكي والأخرى التي تحتفل بنجاة مريض. ذلك الاحتكاك اليومي بمختلف طبقات المجتمع منحها قدرة نادرة على قراءة الناس، وعلى فهم نبراتهم وردود أفعالهم وطريقة كلامهم وحين جاءت إلى الشاشة،

جاءت محمّلة بكل تلك التفاصيل الدقيقة التي لا يقدر أي معهد سينما أن يعلمها.

كانت وردية جزءًا من جيل سينمائي جزائري جميل، جيل



النهاية كانت مرعبة بامتياز ودموية لا يمكن للقلوب الرقيقة تحمّلها، فبعد يومين من وفاة الشيخ الراقي، تعود أشباح الماضي لتغتال سليمان ووفاء في خضم ولادة جديدة يحملها ابن وفاء. هذا الحدث يحوّل نهاية الفيلم إلى لوحة مفتوحة على التأويلات، حيث يظل المشاهد أمام تساؤلات عن الخوف، الذاكرة، واستمرار دائرة العنف عبر الأجيال، ليترك الفيلم أثرًا نفسيًا عميقًا وطويلاً في الذاكرة.

بهذا المزج بين الرعب النفسي، الرمزية الفانتازية، والتحليل الاجتماعي، يتحوّل فيلم «رُقِيّة» من مجرد قصة درامية إلى مرآة للذاكرة الجماعية الجزائرية، حيث يجمع بين الحنين إلى الماضي، الصراع مع الحاضر، والرغبة في مواجهة الأشباح التي تركها التاريخ. إنه عمل فني متفرد، إنساني، عميق، ويترك أثرًا طويلًا في ذاكرة المشاهد، كما لو أنّ السينما نفسها تصبح طقسًا اعترافيًا أكثر من كونها مجرد وسيلة للترفيه.



## المخرج الراحل محمد بوعماري

# مناصر المرأة ونضالها

صنع المخرج الراحل محمد بوعماري (-1941 2006)، الذي يعدّ أحد أعمدة الفن السابع في الجزائر وواحدًا من الرعيل الأوّل الذين احترفوا السينما، لجزائر ما بعد الاستقلال، تاريخها الفني والجمالي وصوّر ملامح المجتمع كما كان وكما يجب أن يكون، لتظهر إلى الوجود أعمال ك«الفخّام»، «الرفض»، و«الخطوة الأولى».

بعدها أخرج الراحل فيلمه «الخطوة الأولى» في 1979، حيث يعود في هذا العمل بشكل رئيسي إلى قضية المرأة وصراعها مع تقاليد المجتمع البالية من خلال قصة شابة تدعى جازية، ناجحة في الدراسة، والدها محافظ يشعر بالعار لأن زوجته وابنته تعملان، فيقرّر أن يزوّج ابنته.. وتبدأ المشاكل بين جازية وزوجها من أوّل ليلة، فالزوج يحمل تفكيرًا ذكوريًا سلطويًا، وتعاني جازية من تعسّف الحماة والزوج، فتتمرّد على الوضع ليكون جزاؤها الضرب ثم الطلاق، لتدرّس في إحدى الابتدائيات حيث تسعى إلى تلقين الأطفال أجديات التحرّز.

بوعماري الذي تبنى قضية المرأة منذ البداية وصراعها مع التقاليد في شكل جريء وغير مسبوق، لا سيما في فيلم «الفخّام»، قدّم عام 1982 «الرفض» الذي أثار جدلاً كبيراً عند عرضه، وذلك قبل أن يغادر إلى فرنسا في 1994 وهناك أنجز فيلم «الليل» ليعود بمشروع فيلم «الخروف» في 1995 إلى الجزائر.

فيلم «الخروف» الذي بقي عالقا بعد رحيل الفنان في ديسمبر 2006 رغم تعهّد أرملة فطومة أوصليحة بإتمام العمل، هو عودة لبوعماري إلى تاريخ الجزائر الثوري وماضيها المشترك مع فرنسا، حيث سعى من خلاله إلى تكريم المحكوم عليهم بالإعدام خلال الثورة من جزائريين وفرنسيين مساندين للقضية الجزائرية، وكان من المنتظر أن يشهد العمل الذي انطلق فيه المخرج فعليا قبل رحيله من خلال معاينة مواقع التصوير بأحد السجون الجزائرية، مشاركة العديد من الفنانين الفرنسيين والجزائريين على غرار دانيال بريفوست، أريك كوتونا، عزيز دقة وفوضيل.

إذا كان المختصون والباحثون في تاريخ السينما الجزائرية يعتبرون فيلم «عمر قتلاتو» لمزاق علواش منعرجاً حاسماً في مسار هذه السينما، فإنهم يعتبرون فيلم «الفخّام» الذي أخرجه الراحل بوعماري عام 1972 مرحلة انتقال هامة، من السينما الثورية التي استمرت لأكثر من عشر سنوات، حيث تناولت الواقع المعيش واستعرضت مشاكل الدولة الفتية.

بوعماري بفيلمه «الفخّام» الذي مثّل أوّل عمل طويل له، تجاوز شكل البطولات المثالية والتجانس الذي قدّمته «سينما الثورة»، ليعرض مشاكل الشعب اليومية والصراعات الطبقيّة التي كانت آنذاك بين الفلاحين والطبقة البورجوازية، كما ساند الخيارات السياسية والاقتصادية للدولة الفتية كالثورة الزراعية والصناعية وخروج المرأة إلى العمل، ليحصل على جائزة «التانيت الفضي» في الأيام السينمائية لقرطاج سنة 1972 وجائزة «جورج سادول» في الأسبوع الدولي للنقد السينمائي الذي نظّم على هامش مهرجان «كان» عام 1973، الجائزة الدولية

لنقد بواقادوقو سنة 1973، بالإضافة إلى جائزة الديوان الكاثوليكي الدولي وجائزة مهرجان برلين.

لم يحد بوعماري في فيلمه الثاني «الإرث»، عن نهجه الأوّل ليصوّر هذه المرة عودة الجزائريين اللاجئين في الحدود إلى أراضيهم بعد جلاء الاحتلال، ليحاولوا إعادة بناء ما هدمته الحرب لكنهم يتعرّون في ما خلفه الاستعمار من مشاكل وتعقيدات على المستوى المادي والروحي (التخلّف، الجهل، الأمية، الألغام وصراع الطبقات...).





## امتان ورسائل للمستقبل

اختتمت فعاليات الطبعة الثانية عشرة من مهرجان الجزائر الدولي للفيلم بشهادات مؤثرة صدرت عن المتوجّين والمشاركين، الذين عبّروا عن اعتزازهم بالمنجز السينمائي وبالروح الفنية التي جمعتهم على منصة واحدة. بين إشادة بروح الشباب، واحتفاء بالقضايا الإنسانية، ورسائل محقّلة بالامتان والأمل، رسمت كلماتهم لوحة كاملة عن واقع السينما الجزائرية وآفاقها.



**المخرج علي شاه حسيني:**  
جئت إلى الجزائر لأفوز



**الممثلة موني بوعلام:**  
الجائزة اعتراف بقضية إنسانية



**المخرج أحمد زيتوني:**  
أشيد بروح الشباب

من جهتها، أعربت الممثلة موني بوعلام عن سعادتها الكبيرة بالتتويج خلال هذه الدورة، مؤكدة أن القيمة الحقيقية للعمل الذي شاركت فيه تكمن في رسالته الإنسانية العميقة. وأوضحت أن الفيلم حمل قضية مؤثرة تستحق أن تصل إلى جمهور واسع، معتبرة أن التتويج لم يكن مجرد تقدير فني، بل تكريم للبعد الإنساني الذي يتضمنه العمل.

عبر أحمد زيتوني، خلال حفل اختتام مهرجان الجزائر الدولي للفيلم في طبعته الثانية عشرة، عن اعتزازه بفريق التصوير وشركة Let's Go Film التي يقودها شباب جزائري تمكن من إنجاز فيلمه بميزانية شبه معدومة. وأكد أن التجربة برهنت أن الإرادة هي المحرك الأساسي لصناعة السينما، قائلاً إن "الشباب موجودون، والطاقة موجودة، ونحن هنا لنواصل الطريق رغم كل الصعوبات".

عبر أحمد زيتوني، خلال حفل اختتام مهرجان الجزائر الدولي للفيلم في طبعته الثانية عشرة، عن اعتزازه بفريق التصوير وشركة Let's Go Film التي يقودها شباب جزائري تمكن من إنجاز فيلمه بميزانية شبه معدومة. وأكد أن التجربة برهنت أن الإرادة هي المحرك الأساسي لصناعة السينما، قائلاً إن "الشباب موجودون، والطاقة موجودة، ونحن هنا لنواصل الطريق رغم كل الصعوبات".



**المناضلة إيلين مختفي:**  
عيد ميلاد جزائري بطعم الفن

الكاتبة والمناضلة إيلين مختفي التي شاركت ضمن فعاليات المهرجان، أكدت أن حضورها للحفل الختامي كان له طابع خاص، لأنها احتفلت هذه السنة بعيد ميلادها في الجزائر وبين الجمهور الجزائري. وأوضحت أنها شعرت بدفع كبير من الحاضرين الذين جعلوا المناسبة أقرب إلى احتفال عائلي يحمل الكثير من المودة والذكريات الجميلة.



**المخرج عبد الله قادة:**  
تحية للجيش الوطني الشعبي

قدّم المخرج عبد الله قادة كلمة مؤثرة شكر فيها أفراد الجيش الوطني الشعبي على جهودهم في حماية الوطن، معتبراً أن عمله السينمائي يستلهم الكثير من قيم الولاء والانتماء التي يجسدها أفراد الجيش. وأشار إلى أن الفيلم "عنان" جاء ثمرة تعاون جماعي، لكن إهدائه للجيش كان اعترافاً بدورهم الحيوي في ضمان الأمن والاستقرار الضروريين لنهضة الثقافة والفن.



**أحمد بجاوي:**  
المهرجان في أيدي جيل قادر فنياً

أحمد بجاوي، المدير الشرفي للمهرجان، أبدى اعتزازه الكبير بتقدم مستوى التظاهرة وبالجيل الجديد الذي تسلّم مشعل الإبداع السينمائي. وقال إنه يشعر بالراحة وهو يرى المهرجان ينتقل إلى موجة جديدة من الفنانين القادرين على مواصلة البناء الفني بكل اقتدار. وأضاف أن ما وصل إليه المهرجان اليوم يعدّ ثمرة سنوات من العمل والرؤية التي بدأت تؤتي ثمارها.



**السيناريست سارة برتيمه:**  
تتويج بمعنى خاص

أعربت المخرجة الشابة سارة برتيمه عن فرحتها الكبيرة بحصول مشروعها على جائزة السوق، التي تمنحها التظاهرة لدعم الإنتاج السينمائي. وقالت إن هذه الجائزة ستسمح لها بإخراج فيلمها الأول، حتى وإن كان سيُصوّر خارج الجزائر. ومع ذلك، شددت على أن تتويجها داخل بلدها وبفضل مهرجان جزائري يحمل معنى خاصاً بالنسبة لها كصانعة أفلام شابة.

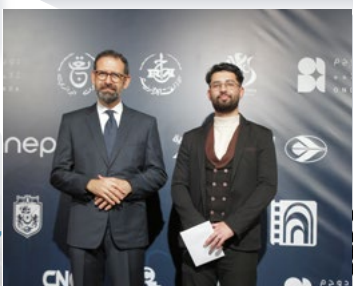


**المخرج يانيس كوسيم:**  
دعوة لإعادة إحياء قاعات السينما

وفي رسالة بعث بها من السعودية حيث يعرض فيلمه ضمن فعاليات مهرجان البحر الأحمر، عبّر المخرج يانيس كوسيم، الفائز بجائزة أحسن فيلم روائي طويل، عن امتنانه للجمهور الجزائري ولجنة التحكيم. ووجّه رسالة واضحة دعا فيها إلى ضرورة إعادة إحياء قاعات السينما في الجزائر، معتبراً أن تطوير القطاع لن يتحقق إلا بإعادة فتح هذا الفضاء الحيوي الذي يشكل قلب الصناعة السينمائية ونافذتها الأولى نحو الجمهور.









## من اللقاء... إلى الاحتفاء

اختتمت الدورة الثانية عشرة من مهرجان الجزائر الدولي للفيلم فعالياتهما في المسرح الوطني الجزائري «محي الدين باشطارزي»، الفضاء نفسه الذي شهد حفل الافتتاح قبل أيام، لتعلن إسدال الستار على دورة مفعمة بروح الفن ووهج السجادة الحمراء. وقد شهدت الساعات الأخيرة حضورًا إعلاميًا لافتًا لتوثيق اللحظات الختامية والتفاعل مع نجوم السينما وصنّاعها من داخل الجزائر وخارجها، والاحتفاء بالمتوجين في دورة اختارت تكريم السينما الكوبية كضيف شرف.



من جهته، أكد محافظ المهرجان الدولي للفيلم فاطمة وزّان أن أبرز ما يميز هذه الدورة هو حفاظها على مستواها المعهود واستمرارها على نفس التصور مع التمسك بعرض أفلام عالية الجودة. وأشادت باستحداث سوق الأفلام، معتبرة إياه خطوة مهمة كما هو الحال في كبريات المهرجانات العالمية، حيث يسمح للمنتجين والمخرجين بعرض مشاريعهم وتسويقها وإيجاد موزعين لها. وقدمت وزّان تهانيتها للقائمين على الدورة تقديرًا للجهود المبذولة لضمان تنظيم محكم.

في حديثها لمجلة المهرجان، أكدت المنتجة الجزائرية فاطمة وزّان أن أبرز ما يميز هذه الدورة هو حفاظها على مستواها المعهود واستمرارها على نفس التصور مع التمسك بعرض أفلام عالية الجودة. وأشادت باستحداث سوق الأفلام، معتبرة إياه خطوة مهمة كما هو الحال في كبريات المهرجانات العالمية، حيث يسمح للمنتجين والمخرجين بعرض مشاريعهم وتسويقها وإيجاد موزعين لها. وقدمت وزّان تهانيتها للقائمين على الدورة تقديرًا للجهود المبذولة لضمان تنظيم محكم.

على السجادة الحمراء، صرّح الصحفي والناقد اللبناني إبراهيم توتونجي أن الجزائر باتت اليوم تتفرد في المنطقة بنوعية مهرجاناتها السينمائية، مؤكداً أن الزائر يغادرها محملاً بالاشتياق للعودة إليها. وأشاد بحرص المهرجان على انتقاء أفضل المواضيع والأفلام واستضافة ضيوف يضيفون قيمة حقيقية للتجربة وللجمهور. وقال «حين تلقيت الدعوة للدورة الـ 12، شعرت بفضول كبير لاكتشاف المهرجان وفضاء مدينة الجزائر وارتباطها بهذا الحدث الهام. أنا مهتم دائماً بتقسي العلاقات الخفية بين المدينة وسكانها وبين السينما. سعدت بالأفلام النوعية التي شاهدتها، والتي عُرضت في قاعات تاريخية كبرى، وقد أتحت لي فرصة اكتشاف سحرها والوقوف على تاريخها».

واعتبر توتونجي أن المهرجان منحه فرصة ثمينة لمشاهدة أعمال بارزة مثل «وقائع سنين الجمر»، «معركة الجزائر» و«أنا كوبا»، وهي أفلام طامح سمع عنها دون أن يتمكن من مشاهدتها سابقاً، ليكتشفها في نسخ مرممة وبأسلوب عرض يليق بها، والأجمل، حسب تعبيره، أنها عُرضت في الجزائر تحديداً. وختم ملاحظاً أن الجزائر نجحت مرة أخرى في جمع سينمائيين من كوبا وألمانيا ودول أخرى لدعم القضية الفلسطينية، إضافة إلى الحضور الفلسطيني البارز. وقال «هذا النسيج السينمائي يمثل اليوم دعماً مهماً للقضية الفلسطينية. الكوفية باتت جزءاً بارزاً من المشهد هنا؛ نادراً ما تجد شخصاً لا يرتديها».





## منصة للإبداع وبناء الوعي

في ختام الطبعة الثانية عشرة لمهرجان الجزائر الدولي للفيلم، ألقى الأمين العام لوزارة الثقافة والفنون سيد علي سبع كلمة نيابة عن وزيرة الثقافة والفنون مليكة بن دودة، نقل فيها تحياتها وتقديرها العميق لكل من ساهم في نجاح هذه الدورة، وأكد أن المهرجان ليس مجرد مناسبة احتفالية عابرة، بل "فضاء استراتيجي يترجم رؤية الدولة الجزائرية في جعل الثقافة عنصراً فاعلاً من عناصر التنمية الوطنية، وركيزة أساسية لدبلوماسية ثقافية، وجسراً للتقارب الإنساني بين الشعوب



### روح الأمة وصوتها الحيّ

واختتمت الوزيرة كلمتها بالتأكيد على أن السينما ليست مجرد فن، بل "صناعة لها دور اقتصادي، ورسالة ذات بعد حضاري، وأداة مؤثرة في تشكيل الوعي الجمعي". وأضافت: "اليوم نطوي صفحة طبعة ناجحة، ونفتح صفحة جديدة من الطموح. نأمل أن تكون الدورة المقبلة أكثر إشعاعاً وتنوعاً، وأكثر قدرة على تجسيد طموحات السينما الجزائرية. الثقافة ليست ترفاً... بل هي روح الأمة وصوتها الحيّ".

### تعاون ثقافي بيني وثيق

في مداخلته خلال حفل الاختتام، عبّر سفير دولة كوبا بالجزائر، هيكاتور إيفارزا كابريرا، عن اعتزازه



وأشادت الوزيرة بالجهود التي بذلها محافظ المهرجان وفريقه، وكل الرعاية والداعمين والمؤسسات الثقافية التي أسهمت في نجاح هذه الطبعة، مشددة على التزام وزارة الثقافة بمرافقة كل المبادرات التي ترتقي بالإنتاج السينمائي الجزائري وتضع المبدع في قلب الاهتمام.



### أبواب مفتوحة لكل الأصوات

في كلمته خلال اختتام النسخة الثانية عشرة من المهرجان، أعرب محافظ مهرجان الجزائر الدولي للفيلم، مهدي بن عيسى، عن فخره بالأسبوع السينمائي الحافل بالفعاليات التي شملت عروضاً، لقاءات، ماستر كلاس، وورشات تكوينية. وأكد أن هذا الزخم أضفى أجواء مميزة على العاصمة.

وأشار إلى أن أبواب "بيان دزابر" ستظل مفتوحة أمام السينما العالمية، وأن السينما الجزائرية تتجدد بإمكاناتها وطاقات صناعها وبالأخص أصوات الشباب، وذكر صوت المخرجة التونسية كوثر بن هنية في فيلمها "صوت هندرجب"، الذي يعكس انشغالات المجتمع وقضاياها.

واختتم مهدي بن عيسى بشكر وزارة الثقافة والفنون ومؤسساتها وولاية الجزائر ومديرية الثقافة والفنون لكافة جهودهم، إضافة إلى

أعرب الرئيس الشرفي لمهرجان الجزائر الدولي للفيلم، أحمد بجاوي، خلال كلمة اختتام الطبعة الثانية عشرة، عن سعادته بما حققت هذه الدورة من نجاحات. وذكر بجاوي بأنه لطالما سهر على هذه التظاهرة رفقة السيدة زهيرة ياحي التي كانت وراء انطلاقها، قبل أن يسلمها المشعل لاحقاً إلى "أصغرها سناً وأكثرهما إبداعاً".

وأكد بجاوي أن الفريق الذي تولّى المسؤولية اليوم قد نجح باقتدار في الارتقاء بالمهرجان إلى مستوى عالٍ جدّاً، معرباً عن فخره بمهدي بن عيسى، محافظ المهرجان، وبكامل الطاقم الذي عمل معه.

وفي ختام كلمته، عبّر بجاوي عن أمله في أن تواصل هذه المهرجانات أداء دورها في دعم السينما الجزائرية، وتعزيز الإنتاج السينمائي، وتشجيع عودة الجمهور إلى القاعات وعودة القاعات إلى جمهورها.





# سيني باب

العدد 07، الخميس 11 ديسمبر 2025

مجلة المهرجان

مهرجان الجزائر الدولي للفيلم يسدل ستاره  
منصة للإبداع وبناء الوعي



AIFF\_APP



anep

الخطوط الجوية الجزائرية  
AIR ALGÉRIE



ضيف الشرف  
Guest of honor

كوبا CUBA

10-04  
ديسمبر 25  
DEC

الطبعة 12<sup>th</sup>



Algiers  
International  
Film Festival  
مهرجان الجزائر الدولي للفيلم  
+213 021 40 00 00 | 021 40 00 00 | 021 40 00 00

